

Nadine Passim

**Ainsi
passaient
les jours**

roman

VIENS RÊVER EN MON JARDIN

Nadine Passim

**Ainsi
passaient
les jours.**

R O M A N

viens rêver en mon jardin

Titres en préparation :

L'histoire du fils de Malika.

Les péripéties de la vie de Farid à la
recherche de sa personnalité.

Gély du Jaoul.

La révolte des croquants du Rouergue et du
Ségala en 1643.

Isidore.

Notre facteur, un drôle de phénomène.

L'espérance de lendemain.

Les rêves de Lucien à la recherche d'un travail.

Secouons nos souvenirs.

Les rêves d'un retraité, Louis veut refaire sa vie.

La vie un grand tourbillon.

Un bonheur n'arrive jamais seul.
Ah ! enfin, on va pouvoir travailler sérieusement.

Rêvons ensemble
Nadine Passim

Autoédition
La Fouillade 12270
E-mail : nadine.passim@gmail.com

Ainsi passaient les jours.

*Entre les vallées
du Tarn et de l'Aveyron,
sur le Lévézou et le Ségala,
on trouvait beaucoup
de terres pauvres.*

Cela faisait deux mois qu'il n'était pas tombé une goutte d'eau. Une chaleur lourde montait de la terre, et les ruisseaux, presque secs, s'écoulaient doucement entre les pierres. Par traits rapides, voletaient des demoiselles bleues aux ailes brillantes. L'herbe devenait rare. Une brise légère s'amusait à remuer les feuilles des arbres. Les grillons chantaient.

Par un chemin de terre sentant le foin coupé et la bouse de vache. Sur son vieux vélo, Charlou pédalait et transpirait en revenant de Vezins, un village traversé par un ruisseau, passant sous des petits ponts de pierres. Comme partout, on trouve une église, une place avec des marronniers et deux bistrots. Les hommes viennent prendre un verre de vin, échanger les nouvelles du pays,

parler des ennuis, des catastrophes, des souvenirs, et aussi, boire et rire un bon coup.

Vezins se trouve à dix minutes du mas de Cabrit, la ferme du père Combe. Les bâtiments sont en pierres de couleur gris ocré, les murs, que les rayons du soleil patinent avec des reflets dorés, sont montés au sable, à la chaux et à la terre. La maison principale, d'un étage, a une toiture en lauzes et quatre fenêtres mansardées. On accède à l'entrée de la salle par un escalier, fait de belles pierres d'un seul tenant. Dessous le perron, une voûte protège la porte de la cave. Et bien sûr, il y a un pigeonnier, dont la beauté est un signe de richesse.

En angle de la maison, sur la droite, il y a la bergerie. Du côté gauche, par une grande porte cochère à quatre battants de bois s'ouvrant sur la cour. On entre dans l'étable, où se trouve une vingtaine de vaches de la race d'Aubrac, de couleur rousse et aux yeux cernés de blanc.

Les terres sont constituées d'une cinquantaine d'hectares, dont vingt de bonnes pâtures, où trois ruisseaux d'eau vive coulent en serpentant, et vont bientôt se réunir pour former le Viaur.

Par le chemin de Vezins, Charlou parvint derrière la ferme, ouvrit une petite porte et passa par l'étable pour arriver dans sa pièce aux murs blanchâtres. Une fenêtre donnait un peu de lumière, et la nuit, il s'éclairait avec une lampe à pétrole. Des cloisons faites de grosses planches mal jointes, en hiver, avaient l'avantage de laisser passer la chaleur du bétail. Une caisse en bois remplie de paille, et un sac en toile bourré de feuilles de maïs, lui servaient de lit.

Dans un coffre, Charlou entassait ses affaires : le costume noir du mariage de son père, un feutre poilu, de vieilles photos, des cannes. Et aussi, enveloppée dans du papier journal, la lampe de vie, qu'il avait laissé éteindre à la mort de ses parents.

Un escalier en bois permettait d'accéder au pailler, servant aussi à conserver les tresses d'ails et les oignons, que l'on accrochait aux poutres par touffes. Par une fenêtre, avec une poulie et une corde, on montait le fourrage. De là-haut, Charlou garnissait les râteliers de l'étable, en faisant passer le foin par des trappes

Au plafond de sa pièce, enroulée autour d'une barre de bois, de la saucisse pendait. Charlou en décrocha un pli, s'assit, d'un coup sec ouvrit son couteau sur le bord de la table et se coupa une tranche de pain. Puis, tout en croquant une cèbe (oignon), il sortit dans la cour et se planta au milieu, observant le chien qui dormait sur un vieux sac. Mais, dès qu'il fit un pas en direction des champs, Tango en quelques bonds le rattrapa et lui fit fête. Charlou, tout en le caressant, prit une badine dans l'angle du grand porche et s'écria :

- Va chercher les vaches !

Le chien fila à toute vitesse, contourna le champ et, doucement, ramena le troupeau en direction de la ferme. Charlou ouvrit le grillage laissant un passage de deux mètres dans une haie naturelle, et attendit le troupeau pour guider les bêtes vers l'étable. Tango, fier de son travail, jeta un regard complice à son maître.

Charlou attachait les vaches aux râteliers, où un peu de fourrage permettait que les bêtes soient occupées pendant la traite. Puis, il tira un seau d'eau à la citerne, rinça une

selha (seau à traire), s'assit sur le tabouret à trois pieds, dont l'emplacement des fesses était creusé dans le bois, et commença à traire.

Cela faisait plus d'une heure, que Charlou pressait sur les pis, quand, un bruit venant du chemin attira son attention. La petite porte s'ouvrit et Bernat, le fils d'un fermier de Vezins, s'écria :

- Charlou ! Dalet a disparu !

- Disparu ? Avec sa gueule de Gripet (lutin), il doit être apparenté avec le diable !

- Ne dis pas ça. Justement, on m'a dit que l'autre nuit, des dracs invisibles (petits génies malicieux) faisaient du chahut.

- Ou alors, peut-être bien qu'il avait encore chargé la mule ?

- Pas plus que d'habitude... Mais il serait préférable que nous allions retrouver les autres, dit Bernat.

- Quand on est ensorcelé, il faut mettre sa veste à l'envers, et se signer. Comme ça, tout s'arrange, affirma Charlou.

- Je me souviens d'un voisin, qui la nuit, ressentait des douleurs comme s'il était broyé entre des meubles. Eh bien, ma grand-mère est arrivée à le soigner. Elle avait le secret. C'est vrai ce que je te dis, et aussi, elle faisait partir les verrues !

- Je connais la combine, c'est avec la plante fée... La chélidoine, qu'on appelle aussi l'herbe aux verrues, on la trouve sur les murettes et aux bords des chemins... Tu vois ! Je le sais, souvent ça marche, dit Charlou.

- Tu te goures encore ! Ma grand-mère, pour commencer, comptait le nombre de verrues et prenait autant de haricots secs. Puis, tout en faisant trois signes de croix, elle disait...

Verrues part ! En balançant les haricots par derrière son épaule dans un puits.

- Charlou se mit à rire aux éclats et affirma :

- Ça c'est formidable ! Et les verrues tombaient immédiatement dans l'aiga. (eau)

- Arrête... Ne dis pas de couillardises ! Il fallait attendre trois mois, précisa Bernat.

- Bon, je suis d'accord, mais ça doit aussi marcher pour les emmerdements... On compte combien on en a, on prend les haricots... ET VLAN ! On fout tout par-dessus l'épaule ! rétorqua Charlou en riant.

- On ne peut pas parler avec toi, tu te fous toujours de ma gueule.

- Mais non... Je te crois. Ne discutons plus, donne-moi plutôt un coup de main, il faut que je termine la traite.

Un quart d'heure plus tard, le travail fini, Charlou rinça la selha, rangea le bidon de lait dans une pièce fraîche, et guida les bêtes au pré pour la nuit. Puis, il enfila sa veste noire et plaça deux épingles à linge aux bas de son pantalon. Et, comme Bernat était déjà parti, il se dépêcha d'enfourcher son vieux vélo à la volée.

La nuit commençait à envahir toute la campagne. Charlou appuyait fortement sur les pédales, zigzaguant sur toute la largeur du chemin, qui n'avait pas plus de trois fers de fourche. Cinq minutes plus tard, arrivé devant le bistrot, il rangea son vélo le long du mur et poussa la porte en bois. Cayrou, un jeune paysan lui expliqua :

- Léo et Jousep sont partis chercher Dalet sur le chemin du mas haut.

- À cette heure, Il est peut-être chez lui ? dit Charlou.

- Non, son jeune frère est venu le chercher pour faire la traite. répondit Bernat.

- Il faut te dire qu'il avait bu quelques pintous avec l'équipe de foot. expliqua Cayrou.

- Plus, tout ce que vous lui avez fait boire en jouant aux cartes. Il était tellement ivre, que vous l'avez poussé pour qu'il puisse partir. dit Bernat.

- Peut-être, mais vous le savez bien, Dalet, il est comme les grives, il a toujours soif ! répondit Cayrou.

Sur une table, Charlou prit le journal de Millau et parcourut les titres, tout en discutant avec Germaine, qui lavait des verres derrière son comptoir.

- La foire de Millau a été bonne ? demanda Charlou.

- On n'a pas pu y aller. Tu sais, maintenant, Léon s'occupe de son jardin, de ses piots (dindons), de ses canards, et il ne veut plus se déplacer. répondit Germaine.

- Il prend plus soin de ses bêtes que de sa femme ! dit Peyre avec un sourire moqueur.

- Ça ne m'étonne pas, il sort du Roucous, le coin le plus perdu du Lévézou. affirma Cayrou.

- Ah ! tu te moques des autres, mais tu ne regardes pas comment tu vis. répondit Germaine.

- Tiens, ton gavach (rustre), le voilà, il arrive. dit Charlou qui venait de découvrir une petite annonce dans le journal.

Léon déposa son panier plein de légumes dans la cuisine, et vint parler à sa femme.

- Il y a encore des souris à la cave.

- Macaniche ! Tu veux dire qu'il y en a de plus en plus.

- Tu le sais bien, je mets des pièges, mais elles se reproduisent comme des mouches.

- Elles sont plus rusées que toi ! dit Charlou.

- Puisque tu es si malin, dis-nous ce que tu ferais ? demanda Léon.

- Je veux bien essayer quelque chose, mais il me faut un peu de plâtre. répondit Charlou.

- C'est tout, alors viens, ce n'est pas difficile.

Charlou se leva, mit une feuille du journal dans sa poche, et le suivit.

- Farceur ! Tu m'as raconté des histoires ? dit Léon.

- Donnes-moi des récipients pour composer mon mélange. Et tu vas voir. dit Charlou tout en versant deux petits tas de plâtre fin, il les saupoudra de farine, ajouta une pincée de sucre et plaça les assiettes à un mètre d'intervalle, avec de l'eau à proximité.

Charlou et Léon revenaient en riant dans la salle, quand Léo et Jousep entrèrent pour s'écrouler sur des chaises, et bien qu'étant à bout de souffle, ils essayèrent d'expliquer :

- C'est incompréhensible ! Il a dû prendre une autre route.

- Vous ne risquez pas de l'apercevoir, dit Germaine, vous faites la route tête baissée, en pédalant comme s'il s'agissait d'une course.

- Même avec la lune, comme il y a des nuages, on n'y voit rien ! insista Jousep.

- Dans son état d'ébriété avancée, il n'a pas pu aller bien loin. Et puis, c'est facile ; dites-moi lequel de vous monte le plus mal à vélo ? demanda Germaine.

- Avec son tas de ferraille ! C'est Charlou.

- Alors, qu'il refasse la route, vous verrez, on retrouvera Dalet. affirma-t-elle.

Cette opinion faisant l'unanimité, dix minutes plus tard, rassemblés devant le bistrot, ils s'apprêtaient à partir. Les lanternes accrochées aux guidons, faisaient en se balançant

des ombres étranges qui dansaient sur la place. Charlou en tête, l'expédition s'éloigna en direction de la ferme des Dalet, monta une côte bordée de grands hêtres, puis, une descente commença avec de mauvais tournants. Dans la nuit, Charlou allait de droite à gauche, tout à coup, il fit une embardée et tomba dans des buissons. Tous se précipitèrent, croyant trouver Dalet.

- Dans le tournant, j'ai vu un chemin de terre. J'en suis certain, il a dû aller tout droit ! affirma Charlou.

Toute la bande remonta la route, pour s'engager en file indienne sur le sentier. Et dans le clair de lune, cela faisait une insolite procession. Quand, soudain, Jousep s'écria :

- Nous arrivons chez le Toulousain !

Une discussion s'engagea sur l'opportunité de rebrousser chemin, soudain, une fenêtre s'ouvrit... Et, étonné de voir cette réunion dans sa cour, à la lueur des lanternes, le Toulousain demanda :

- Que cherchez-vous ?

Après un silence, Jousep répondit d'une voix nasillarde :

- Des escargots.

Tout en faisant semblant de chercher dans l'herbe, ils partirent le long d'un champ. Le Toulousain les regarda s'éloigner dans la nuit, sans rien comprendre, puis, il referma sa fenêtre. Maintenant, tous réunis derrière une grange, dans le silence de cette belle nuit d'août, ils entendirent un ronflement.

- Quelqu'un roupille par ici. affirma Charlou qui, marchant avec précaution, contourna la bâtisse et entra dans la grange. Il ne tarda pas à ressortir avec le vélo de Dalet et dit :

- Peyre, viens m'aider à le réveiller. Et vous, repartez doucement, il ne faut pas que le Toulousain nous entende.

Dalet dormant comme un loir, ils commencèrent à le secouer avec force, sans résultat. Alors, Charlou ramassa une paille et lui chatouilla une oreille, et là, d'un bon Dalet se releva avec des yeux hagards et s'écria :

- Foutez-moi la paix ! J'ai sommeil.

- Parle plus doucement. Tu es dans la grange du Toulousain. dit Peyre.

Il y eut un moment de silence, et comme Dalet n'avait pas l'air de comprendre, Charlou lui dit :

- Allez, viens ! Et ne fais pas de bruit.

Toute la troupe reprit en riant le chemin de Vezins. Dalet se faisait charrier, ne comprenant pas ce qui lui était arrivé. Et pour le troubler, chacun donnait une version différente de l'aventure. Arrivée chez Germaine, l'équipe se mit à jouer aux cartes. Mais Charlou, tout en vérifiant qu'il avait toujours la page du journal dans sa poche, s'excusa de ne pas pouvoir rester, et sans plus attendre, rejoignit le mas de Cabrit.

La lune était haute dans le ciel étoilé. Charlou ne sentait pas la douceur de la nuit. Tout en pédalant, il rêvait... De travailler dans ses champs, de voir pousser le maïs, l'orge, le blé, au bruit du troupeau qui rentre à l'étable, et après une rude journée, retrouver une femme accueillante.

À trente ans, c'est normal de penser au mariage. Et Charlou, préoccupé par cette idée, ne vit pas passer le chemin. Arrivé au mas, il rangea son vélo, ouvrit la petite porte, et dans l'obscurité se dirigea vers sa pièce. Après avoir allumé sa lampe à pétrole, Charlou sortit de sa poche la feuille du journal, l'étala sur la table et s'assit pour relire

ces quelques lignes : jeune fille, trente ans, seule dans une grande ferme, cherche à rencontrer un homme, avec expérience élevage, sérieux, travailleur, en vue mariage.

Troublé par ce texte, Charlou marchait d'un bout à l'autre de la pièce, et tout en croquant dans un bout de pain dur, se répétait l'annonce. Mais, c'est le nom et l'adresse qui frappèrent le plus son imagination : écrire à mademoiselle Marie. Annonce numéro 113, le journal de Millau.

Ce soir-là, Charlou ne trouva pas le sommeil facilement, la ferme de mademoiselle Marie le hantait. À quatre heures, quand son réveil sonna, il sortit du lit avec difficulté, se jeta de l'eau fraîche sur le visage, s'essuya, et partit boire son café dans la salle où il retrouva le berger.

La matinée fut longue, notre vacher avait la tête ailleurs. Dès le repas de midi terminé, Charlou retourna dans sa pièce, et immédiatement, la feuille de journal l'attira. Il relut encore l'annonce, et se mit à regarder autour de lui ; tout lui paraissait petit et triste. Alors, il se décida d'écrire une lettre, mais où trouver du papier ? Charlou fouillait dans le tiroir de la table, quand, par la fenêtre, apercevant une petite voisine, il se précipita pour lui demander :

- Annie ! Tu n'aurais pas une feuille de papier et un porte-plume, j'ai une lettre urgente à écrire.

- Je vais aller voir, dit-elle.

Quelques minutes plus tard, elle revint s'asseoir sur le bord de la fenêtre et dit :

- Tiens, je t'en ai apporté trois, avec ma trousse, de la colle et de l'encre, ça te va ?

- Ça alors, c'est chouette, tu me dépannes. Qu'est-ce que je peux te donner, peut-être des fraises sauvages, avec de la crème fraîche, qu'en dis-tu ?

- Je veux bien.

- Attends-moi, je reviens ! dit-il en partant à l'étable pour rincer son bol et son assiette. Ce qu'il n'avait pas fait depuis longtemps.

La gosse mangea ses fraises, la crème avec gourmandise et se lécha les doigts.

- Si tu en retrouves, pense à moi. dit-elle, et tout en sautillant, s'en alla.

Les feuilles étaient sur la table, mais Charlou, son porte-plume à la main, restait sans pouvoir écrire un mot. Les minutes passaient, quand, machinalement, il regarda sa montre et s'écria : macaniche ! Le fumier ! Il faut que je cure l'étable.

Le soir venu, après le repas pris en commun à la grande table du père Combe, Charlou ne resta pas avec le berger et son gosse, d'une dizaine d'années, à prendre le frais sous les grands marronniers. Il rentra dans sa pièce, et sans plus attendre, se mit à écrire :

- Ça doit être dur d'être seule dans une grande ferme, combien avez-vous de vaches ? Avez-vous mis du maïs ? Il faut beaucoup de terre, et en plus pouvoir arroser, avec la chaleur qu'il fait.

Charlou relut plusieurs fois son texte. Ça n'allait pas, il raya tout et essaya de simplifier les phrases. La nuit était venue depuis longtemps, quand son brouillon lui parut acceptable. Et sans s'accorder une minute de repos, il entreprit de le recopier. Ce qui était un travail plus fatigant que de bêcher le jardin. Mais, avec de la persévérance, sa missive fut enfin terminée. On pouvait lire : - Je m'appelle Charlou, J'ai lu votre annonce dans le journal de Millau. Je n'ai pas peur du travail et je connais bien les problèmes

d'élevage. J'aimerais vous rencontrer. Moi, je suis au mas de Cabrit, à Vezins.

Maintenant, satisfait, il se mit en devoir de confectionner une enveloppe. Ce travail achevé, et la lettre placée bien en évidence sur la table, de son lit, avant de souffler la flamme de la lampe à pétrole, Charlou admira son œuvre. Cette nuit-là, il rêva de grands espaces, de labours, de feu de bois et de mariage.

Le lendemain, après le repas de midi, Charlou partit à Vezins pour poster sa lettre. Et toute la semaine se passa dans l'attente d'une réponse. Le samedi à midi, apercevant le facteur, Charlou s'avança pour lui demander :

- Tu n'as rien pour moi ?

- Mon pauvre, si ça te fait tant plaisir, un de ces jours, je peux t'écrire ! répondit Peyre en riant.

Ayant dit au père Combe qu'il ne mangerait pas à la ferme à midi, Charlou rentra dans sa pièce et s'assit, découragé. Quand à la fenêtre apparut un voisin. C'était un homme grand, sec, un peu voûté, il portait une casquette grise lui tombant sur le front, et l'on ne voyait que ses petits yeux rieurs. Le père Tranier, qui devait avoir dans les soixante-quinze ans, dit d'une voix roque :

- Tiens ! Le facteur s'est trompé. J'ai une lettre pour toi. Ça me rappelle quand j'allais porter le courrier aux résistants, dans les gorges du Viaux. Et à cette époque, il valait mieux cacher ce qu'on transportait.

Tenant la lettre serrée dans sa main, Charlou espérait qu'aujourd'hui, le grand-père ne s'attarderait pas, et pour l'arrêter de parler, il lui demanda :

- Vous allez boire un verre de rouge et manger un bout de saucisse ?